



COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Norddahl rhabille l'Islande pour l'hiver



Par **MATHIEU LINDON**

Tout part d'un proverbe islandais. «Celui qui garde les deux pieds sur terre n'avance jamais», affirme un dicton. Or la terre est cent cinquante mètres en contrebas et tu ferais mieux de ne pas avancer.» Car, c'est le tout début du roman : «Les femmes meurent. Elles tombent des immeubles puis s'écrasent sur les rues et les trottoirs – quelle que soit la manière dont on envisage le phénomène.» Il y a pourtant diverses manières et divers phénomènes. C'est que, au fil des pages et des personnages, «le réel éruçait», «la réalité était comme dérégulée», «le réel accédait enfin à ma requête», «on aurait dit que le réel avait avalé les deux femmes», «le réel m'attaquait sans vergogne». Qu'en est-il vraiment de la réalité ? «Mais comme on dit en Norvège, le mauvais temps n'existe pas, il n'y a que des gens qui ne savent pas s'habiller chaudement.» C'est en Islande que se déroule *Gaeska, la Bonté*, troisième roman traduit d'Eiríkur Örn Norddahl, né à Reykjavik en 1978, après le stupéfiant *Illska, le Mal* autour du nazisme et du populisme et *Heimska, la Stupidité*, mais il est chronologiquement le premier des trois, datant de 2009, un an après la crise financière qui ravagea le pays. Il est divisé en deux : «Première partie (un été, il y a quelque temps, avant la révolu-

tion en Islande)» et «Deuxième partie (quelque temps après l'éternel été, et après la révolution en Islande)». Ça part dans tous les sens : des manifestants de toutes tendances manifestent ensemble pour «défendre leur droit démocratique de manifester», des réfugiés arrivent de partout qui n'ont rien en commun à part de n'avoir «même plus la force de capituler». Ça part dans tous les sens, le malheur et l'incohérence sont partout et on s'y retrouve car c'est très drôle.

Il y a de tout, dans *Gaeska, la Bonté* : des femmes qui tombent (ou pas), de nouvelles et d'anciennes amours, un député de droite qui pourrait bien virer à gauche, une enfant réfugiée marocaine qui ne serait pas pour rien dans ce tournant («quelques bons samaritains me permettent de m'alimenter en léchant leur membre en érection»), l'Islande dont la population va croître de façon imprévisible, une crise économique pas piquée des han-

«Désormais,
tout le monde
devait de l'argent
et, à part les
huissiers, tout le
monde était au
chômage.»



netons qui justifie la présence sur place d'un directeur français du FMI passant à une vitesse record d'un vagin à l'autre car son phallus n'est «pas des plus regardants», et «la pauvreté que tout le monde avait oubliée et dont personne n'imaginait qu'elle puisse revenir. Celle dont il était question dans les manuels d'Histoire et les contes», celle qui «évidemment» revient, «comme les guerres». «Désormais, tout le monde devait de l'argent et, à part les huissiers, tout le monde était au chômage.» Jusqu'à ce que ce soit «l'éternel été». «Dans les zoos, les animaux rient, le bétail s'esclaffe dans les pâturages, les bêtes sauvages rient dans la jungle, [...] le monde s'illumine de révolutions» et «les ouvriers vont au travail en chantant».

Eiríkur Örn Norddahl n'est manifestement pas ami des «slogans vides de sens» et des «solutions toutes faites». Une de ses héroïnes, dès la deuxième page: «Je ne sais pas./ J'aimerais bien prolonger cette phrase et l'étirer à l'infini, mais je ne la mènerai sans doute pas plus loin que ça. Je ne sais pas. Je ne sais pas. [...] Je n'arrive plus à me frayer un chemin dans mes pensées, je sais que c'est un fait: je ne sais pas.» «On élève ses enfants et on oublie à quel point on aime danser.» Et puis il y a «la bonté», tous ces sentiments, bons ou mauvais, qui ne font pas la bonne littérature mais que la bonne littérature fait. Le roman habille l'Islande pour l'hiver, et Dieu sait si l'hiver islandais est rude.

Trop petit pays, trop petite ville: «Si on se mettait à saluer tous ceux qu'on connaissait, on ne tarderait pas à devenir claustrophobe.» «La taille restreinte de la population» fait de chaque habitant «un imposteur». «Celui qui est avocat à la Cour suprême chez nous sait qu'il ne serait jamais allé si loin s'il vivait en Allemagne - s'il avait dû faire face à la concurrence.» L'Islande doit faire face à des problèmes qui la dépassent. «Personne ne naît immigré - ou primo-arrivant, il faut des années d'entraînement pour détruire les paradis sociaux à la fois nationalistes et humanistes. Rome n'a pas été brûlée en un jour et il faut bien commencer quelque part.» Il faut à tout prix éviter que les gens abusent «du système». «Alors les services publics ont été chargés de se protéger eux-mêmes. De se protéger de vous. [...] Le système n'était pas censé servir qui que ce soit. Il était conçu pour être immobile, inébranlable - conçu pour s'empiffrer et se boursoufler.» Jusqu'à ce que la grenouille devienne moins grosse que le bœuf. ◀

EIRÍKUR ÖRN NORDDAHL

GAESKA, LA BONTÉ

Traduit de l'islandais
par Eric Boury.

Métailié, 276 pp., 18 €.